

R/TP 180P

REVUE  
DES  
ÉTUDES GRECQUES

PUBLIÉE PAR  
L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

SALOMON REINACH  
—  
UN BAS-RELIEF INÉDIT  
AU MUSÉE DE CONSTANTINOPLE



PARIS  
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR  
28, RUE BONAPARTE

—  
1901





NAISSANCE D'ATHÉNA  
BAS-RELIEF DU MUSÉE DE CONSTANTINOPLE



## UN BAS-RELIEF INÉDIT

### AU MUSÉE DE CONSTANTINOPLE

(Planche I)

---

Je dois à l'amitié de Son Exc. Hamdy-bey, directeur du Musée impérial de Constantinople, la photographie d'une sculpture d'un haut intérêt archéologique qui est venue récemment enrichir la belle collection dont il a la garde. Hamdy-bey veut bien m'autoriser à la présenter aux lecteurs de la *Revue*, qui le remercieront avec moi de sa libéralité scientifique et de l'empressement qu'il met à satisfaire la curiosité des archéologues.

#### I

Le monument dont nous avons à nous occuper est un bas-relief large de 0 m. 57, haut de 0 m. 39 et épais de 0 m. 06. Il est taillé dans une plaque de marbre et a été découvert, le 20 octobre dernier, entre Haïdar-Pacha et Kadi-Keui, c'est-à-dire vis-à-vis de Constantinople, sur la côte asiatique. Kadi-Keui est l'ancienne Chalcédoine, colonie de Mégare (1); elle appartient à ce petit groupe de colonies éolo-doriennes qui, occupant les deux rives du Bosphore de Thrace et une petite partie de la côte septentrionale de la Propontide, continent, à

(1) Thucyd., IV, 75.

l'ouest de Selymbria, au domaine des colonies ioniennes. On sait que la rive méridionale de la Propontide, d'Astacos à Abydos, est entièrement ionienne (1).

Le bas-relief que reproduit notre planche I est mutilé en bas et sur la droite, mais la partie supérieure est intacte, ce qui prouve qu'il n'a jamais renfermé plus de cinq personnages. Quelques coups de pioche, au moment de la découverte, ont laissé des traces fâcheuses sous forme d'éraflures. La conservation des figures est assez satisfaisante, bien que le relief, très peu accusé, ait encore été diminué, en plusieurs endroits, par l'usure; il faut surtout regretter celle du rebord supérieur, qui portait une inscription dont il ne reste aujourd'hui que quelques lettres. Hamdy-bey m'a expressément averti qu'on n'en lit pas plus sur l'original que sur la photographie; c'est le marbre même qui a été enlevé là où l'on ne distingue plus de caractères. Ceux qui subsistent sont les suivants :

IKO..... O...EMEKATEΘ..

Toute restitution de ces faibles débris demeurera forcément hypothétique. A titre de simple conjecture on peut proposer : [N]ικό[... patronymique] ἐμὲ κατέθ[ηκεν].

La paléographie est celle de la seconde moitié du vi<sup>e</sup> siècle, mais ne présente pas de particularités qui permettent de la rapporter à un des alphabets archaïques connus.

## II

Les éléments de la composition se distinguent sans peine, malgré l'incertitude des contours. Au milieu, sur un siège muni d'un dossier et de bras, un personnage assis, la tête tournée vers la gauche. Derrière lui, une femme debout, vêtue du chiton dorien avec ceinture, pose la main droite sur la tête du

(1) Voir la carte des colonies grecques de la Propontide dans l'Atlas de M. Bouché-Leclercq, pl. VII.

premier personnage et appuie la main gauche ouverte sur son épaule gauche. De l'autre côté, lui faisant face, une femme de même taille et vêtue de même semble tenir les deux mains du personnage assis. Sur la droite, une troisième femme beaucoup plus petite porte la main à son front, dans une attitude qui exprime l'étonnement ou l'adoration; à gauche, une quatrième femme, de taille intermédiaire, se tient debout en avançant les deux bras.

Le personnage assis est-il un homme? Cela me paraît incontestable. En effet, les mentons des deux grandes femmes sont bien conservés et présentent une silhouette très nettement arrondie; en revanche, le menton du personnage assis est pointu. Cette pointe ne peut être que celle d'une barbe taillée suivant une mode à peu près générale au VI<sup>e</sup> siècle. D'autre part, la saillie de la poitrine est assez accusée dans la femme de droite pour qu'on puisse constater, dans le profil du personnage assis, l'absence de toute saillie analogue.

Un homme assis de la sorte, entre deux femmes qui paraissent le soigner, ne peut être que Zeus sur le point de donner le jour à Athéna. Les deux grandes femmes sont les Ilithyes, *Εἰλειθυίαι*, déesses qui président à la délivrance. Pausanias (1) mentionne un sanctuaire des Ilithyes à Mégare; or, Chalcédoine, d'où provient notre bas-relief, est une colonie des Mégariens, qui fondèrent cette ville vers 680 avant J.-C. Si, comme cela est vraisemblable, ils y transportèrent le culte des Ilithyes, notre bas-relief ne peut être qu'un ex-voto dédié dans le sanctuaire de ces déesses un siècle environ après l'établissement de leur culte (vers 580 avant J.-C.).

On objectera peut-être qu'Athéna n'est pas représentée. Mais, d'abord, elle pouvait être figurée en peinture seulement; un bas-relief aussi plat, où si peu de détails sont indiqués sur les vêtements, devait être entièrement peint. En second lieu, comme nous allons le voir, il existe toute une série de vases où

(1) Pausanias, I, 44, 2.

est représenté non pas la naissance d'Athéna, mais le moment qui précède sa naissance, celui où Zeus, en proie aux douleurs de l'enfantement, est veillé ou, plus rarement, soulagé par les Ilithyes.

Ce mythe n'est raconté ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*, ce qui ne veut pas dire qu'il soit plus récent, car le caractère de naïveté grossière qui le distingue semble impliquer une antiquité très haute (1). Il se trouve indiqué dans le XXVIII<sup>e</sup> hymne homérique, puis, augmenté de détails qui le précisent, dans la *Théogonie* dite d'Hésiode (v. 886-926) et dans un fragment d'une autre *Théogonie* que Galien nous a conservé d'après un ouvrage perdu de Chryssippe (2). L'hymne à Apollon pythien, qu'on rapporte également à l'école d'Hésiode, fait mention de la naissance d'Athéna sortant de la tête de Zeus. D'après les scholies d'Apollonius (IV, 1312), Stésichore d'Himère, qui florissait vers 600 avant J.-C., aurait le premier raconté qu'Athéna naquit avec ses armes, témoignage qui crée une difficulté, la même tradition se trouvant déjà dans le XXVIII<sup>e</sup> hymne homérique (3). La première mention du rôle d'Héphaistos, fendant la tête de Zeus avec son marteau, est dans Pindare (4). Nous savons par Pausanias (5) et par Philodème (6) que, dans le temple d'Athéna Chalkioikos à Sparte, Gitiadas avait représenté en bronze la naissance d'Athéna et que Hermès (et non Héphaistos) était figuré, une hache à la main, à côté du dieu. D'autres récits attribuaient cette intervention obstétricale à Palamaon ou

(1) Il y a des allusions à la naissance miraculeuse d'Athéna dans l'*Iliade*, V, 875, 880.

(2) Galien, *De placitis Hippocratis et Platonis lib. IX* (éd. de Müller, III, p. 350). Pour tout ce qui suit, je renvoie à la dissertation de Rob. Schneider, *Die Geburt der Athena*, Vienne, 1880, et à l'article de Dümmler dans Pauly-Wissowa, t. 1, p. 1985.

(3) Il se pourrait bien que cet hymne fût postérieur aux premiers poèmes de Stésichore, mais il en faudrait d'autres preuves que l'opinion d'un érudit alexandrin.

(4) Pindare, *Olymp.*, VII, 35.

(5) Paus., III, 17, 2.

(6) Philod. *Περὶ εὐσεβείας*, 59 (éd. Gomperz, p. 31), témoignage omis dans les *Schriftquellen* d'Overbeck.

à Prométhée (1). Quoi qu'il en soit, la légende de la naissance d'Athéna était populaire vers l'an 600 avant J.-C., mais particulièrement en Béotie et dans les pays doriens. Outre le sculpteur spartiate Gitiadas, on cite un peintre corinthien, Kléanths, auteur d'une *Naissance d'Athéna* qu'on voyait dans un temple d'Artémis près d'Olympie (2). Il n'est question nulle part d'anciennes œuvres d'art attiques ou ioniennes qui auraient représenté le même sujet.

Les monuments connus jusqu'à présent étaient des peintures de vases, presque toutes à figures noires, des miroirs étrusques et le bas-relief du *puteal* de Madrid, imitation libre du fronton oriental du Parthénon (3). Cette œuvre de Phidias, sculptée vers 440, est, à notre connaissance, le seul exemple d'une représentation de la naissance d'Athéna dans l'art classique : il faut la considérer comme le terme d'un développement dont le bas-relief récemment découvert marque le début (4). On ne peut savoir à quelle époque se rapporte une sculpture vue par Pausanias sur l'Acropole d'Athènes, *Athéna sortant de la tête de Zeus* (5), ni à quelle école de statuaire elle appartenait. Le tableau décrit par Philostrate (6) est une œuvre savante qui, par son isolement même, se place en dehors de la série que nous étudions. En somme, l'importance de notre bas-relief est d'autant plus grande pour l'histoire de l'art qu'il est le seul monument en pierre de cette série qui nous soit parvenu, le seul qui provienne certainement de la côte asiatique et le seul qui ait été employé comme ex-voto. En outre, les ressemblances frappantes qu'il présente avec les vases peints reproduisant le même épisode, non moins que les divergences que cette comparaison permet de constater, fournissent matière à des réflexions.

(1) Schol. Pind. *Olymp.*, VII, 66; Eurip., *Ion*, 452.

(2) Strabon, VIII, 343; Athénée, VIII, 346, B, C (Overbeck, *Schriftquellen*, 382 et 383).

(3) Schneider, *op. laud.*, p. 9 et suiv., pl. I.

(4) Schneider, *op. laud.*, p. 8.

(5) Paus., I, 24, 2.

(6) Philostr., *Imag.*, II, 27.



xions multiples, dont nous allons soumettre quelques-unes à nos lecteurs, avec la certitude de ne point épuiser du premier coup une question qui en fait naître tant d'autres.

### III

Le dernier auteur qui ait étudié, dans leur ensemble, les monuments relatifs à la naissance d'Athéna, a énuméré trente-cinq vases sur lesquels cette scène est représentée. Ces vases se divisent en quatre séries, suivant qu'Athéna est figurée sortant en armes de la tête de Zeus — que Zeus est assis, en proie aux dernières douleurs de l'enfantement — qu'Athéna nouvellement née est debout sur les genoux de son père — enfin que la déesse, déjà grande, est admise parmi les dieux de l'Olympe. Les deux premiers groupes, comprenant trente vases, doivent seuls nous occuper ici, puisqu'ils comportent seuls des rapprochements instructifs avec l'ex-voto chalcédonien.

Une première observation qui s'impose, c'est que, de ces trente vases, il n'y en a que trois à figures rouges. De ces trois, l'un, au Musée Britannique, est bien à figures rouges, mais dans le style des vases à figures noires (1) ; il doit appartenir tout à fait au début du v<sup>e</sup> siècle. Le second (autrefois dans la collection Piot, n<sup>o</sup> 8 du Catalogue de Lenormant) n'a pas été publié ; le troisième, également au Musée Britannique (2), offre le même caractère archaïque que le premier. Le second groupe de vases, celui qui correspond le plus exactement à notre bas-relief — parce qu'il représente le moment qui précède la naissance — comprend exclusivement des vases à figures noires. En résumé, le motif qui nous occupe appartient à l'art du vi<sup>e</sup> siècle ; il est absolument inconnu de la céramique à figures rouges du beau style. Rayet a donc eu tort d'écrire que la naissance d'Athéna était un « sujet national pour les Athéniens (3) » ; bien au con-

(1) *Élite*, I, 64, 65.

(2) *Élite*, I, 63.

(3) Rayet et Collignon, *Céramique grecque*, p. 102.

traire, si l'on fait abstraction du fronton oriental du Parthénon, on peut dire que le sujet n'est pas attique du tout, du moins à partir des guerres médiques. Mais peut-on dire que cet épisode de la fable ait été familier aux Athéniens du vi<sup>e</sup> siècle? Nous avons déjà vu que les témoignages littéraires ne nous y inclinent pas; les monuments de la céramique vont nous conduire à la même conclusion.

Autant qu'on peut en juger par ceux des trente vases qui ont été publiés, les scènes qui les décorent dérivent d'un modèle unique ou d'un groupe de modèles apparentés, appartenant au milieu du vi<sup>e</sup> siècle ou même plus ancien. Il ne serait même pas impossible que ces vases fussent sortis d'un unique atelier. Presque tous, en effet, ont été exhumés à Caere et à Vulci; presque tous sont des amphores (24 sur 30). Cet atelier était, suivant toute vraisemblance, établi à Athènes: mais les artistes qu'il occupait étaient-ils Athéniens? Il y a de bonnes raisons d'en douter.

Constatons, avant d'aller plus loin, qu'on ne possède pas une seule représentation de la naissance d'Athéna ni dans la céramique corinthienne, ni dans la série ionienne (peut-être samienne ou milésienne) des hydries de Caere. Les recueils de MM. Wilisch et Endt permettent d'être affirmatif à cet égard, sous réserve de découvertes ultérieures.

D'autre part, deux des vases où est figurée la naissance d'Athéné portent des inscriptions qui ne peuvent être attiques et qui nous obligent à chercher ailleurs la patrie de ceux qui les ont peints.

#### IV

Le premier est une amphore de Caere, conservée au Musée de Berlin (1). Les personnages sont désignés par leurs noms, parmi lesquels on remarque les suivants: ΔBEVS (Δεύς), KQEA-

(1) *Monumenti*, IX, 55; Furtwängler, *Berl. Vasen*, 1704.

NIOS (Κυέλνιος = Κυλλήνιος). La graphie ΔBEVS pour Ζεός a donné lieu à une singulière hypothèse qui, proposée par M. Loescheke, a été adoptée par MM. de Wilamowitz et Wackernagel. Le peintre, a-t-on dit, avait sous les yeux un modèle corinthien, où le nom de Ζεός était écrit ΔBVM. A quoi il suffit de répondre : 1° que de ΔBYM à ΔBEΥΣ il y a loin ; 2° que le motif en question n'est pas corinthien, puisqu'il est étranger à la céramique corinthienne ; 3° que les Corinthiens disaient Ζεός et non Δεός (1). En réalité, le Δ initial nous oblige à chercher une région où le Ζ vulgaire est remplacé par un Δ. Or, la forme Δεός est béotienne et laconienne (2) et il paraît, d'autre part, que les Mégariens disaient μάδδα et γρηῖδδετε pour μάζα et γρηῖζετε (3), c'est-à-dire que là où le Grec d'Athènes prononçait ζ, ils faisaient entendre un double δ. Comme il ne peut être question d'un céramiste laconien en Attique, on peut choisir entre un Béotien et un Mégarien. Mais, en Béotie, le Β n'a jamais que sa valeur ordinaire, de sorte que la graphie Δβευς y est impossible. En revanche, le mégarien, comme le corinthien, connaît un Β = Ε, qui est attesté dans deux textes du VI<sup>e</sup> siècle (4), de sorte que la graphie Δβευς s'explique facilement, dans la paléographie mégarienne, par le redoublement de l'ε. — Sur le même vase de Caere on lit ΚQVEANIOS, c'est-à-dire Κκυελνιος, comme épithète d'Hermès. Là aussi, M. Loescheke admettait un original corinthien, où Κυλλήνιος aurait été écrit avec un *koppa* initial. Le *koppa* se trouve devant l'υ à Chalcis, à Corinthe et en Béotie (5). Dans l'épigraphie de Mégare, on n'a pas d'exemple de cette lettre, mais comme il existe une analogie frappante entre l'alphabet de Mégare et celui de Corin-

(1) Cf. Kretschmer, *Griech. Vasenschriften*, p. 103.

(2) Meyer, *Griech. Grammatik*, p. 256.

(3) Kretschmer (*op. laud.*, p. 103), après Schneider, révoque en doute ce témoignage, conservé par les *Acharniens* d'Aristophane (v. 732, 734) ; mais le fait que les inscriptions mégariennes donnent Ζεῦξις, Ζώπυρος, etc., ne prouve rien, ses textes étant relativement récents.

(4) Roberts, *Introd. to greek epigr.*, nos 113 et 113 a ; C. I. G. S., I, 35 et 37.

(5) Meyer, *Griechische Grammatik*, p. 196.

the, à savoir B = E, il n'est pas téméraire d'admettre que les Mégariens possédaient aussi le Q et s'en servaient comme les Corinthiens.

L'autre vase avec la représentation de la naissance d'Athéna, dont l'inscription mérite de nous arrêter, est une amphore de la collection Campana, provenant probablement de Caere, qui est conservée au Louvre (1). Zeus y est appelé  $\Xi\Delta\epsilon\Upsilon\Sigma$ , ce qui doit se lire  $Z\delta\epsilon\upsilon\varsigma$ . Cette graphie paraît fort explicable sous le pinceau d'un Mégarien, habitué à la forme  $\Delta\epsilon\upsilon\varsigma$ , qui travaille à Athènes, où l'on écrit  $Z\epsilon\upsilon\varsigma$ . Le même artiste, ou l'un de ses compagnons, écrit  $K\upsilon\epsilon\lambda\lambda\iota\omicron\varsigma$ , avec un *koppa* à la suite du  $\kappa$ , comme aussi  $\Delta\beta\epsilon\upsilon\varsigma$ , avec un  $\epsilon$  vulgaire à la suite de l' $\epsilon$  archaïque =  $\beta$ . Nous avons déjà rappelé les deux formes mégariennes conservées par Aristophane,  $\mu\acute{\alpha}\delta\delta\alpha$  et  $\chi\rho\chi\delta\delta\epsilon\tau\epsilon$  avec redoublement du  $\delta$ . Qu'il s'agisse d'une habitude graphique ou d'une particularité phonétique, il est certain que les arguments qui précèdent nous fournissent tout au moins une indication sur la patrie des peintres de vases où figure la naissance de Minerve. De l'Attique et de Corinthe, il ne peut être question; la Béotie est possible, mais semble exclue par l'emploi du B après le  $\Delta$ ; toutes les probabilités sont en faveur de la Mégaride, avec cette seule difficulté que la graphie QY n'y a pas encore, que je sache, été constatée.

Or, il est temps de rappeler, comme nous l'avons dit en commençant, que Mégare possédait un temple des Ilithyes et que Chalcédoine, provenance de notre bas-relief, si étroitement apparenté aux vases où figure le même sujet, était une colonie de Mégare.

## V

En général, sur les vases de la seconde série, où le moment représenté est celui qui précède la naissance de la déesse,

(1) *Monumenti*, VI, 56, 3, 4.

Zeus est assis entre deux Ilithyes, mais d'autres divinités assistent au spectacle : on trouve six fois Hermès, trois fois Arès, deux fois Poseidon, une fois Apollon, Latone, Aphrodite, Dionysos, Amphitrite, Hephæstos, Héraklès, deux fois un homme et deux fois une femme sans désignation précise. Mais, alors que dans le premier groupe de vases, représentant la naissance, il n'y a qu'un exemplaire (d'ailleurs inédit et mal connu) (1) où les Ilithyes soient seules auprès de Zeus, on en trouve trois dans le second groupe ; dans l'un d'eux, vase de Vulci au Musée Grégorien (2), une femme est figurée sur la droite, à côté d'une des Ilithyes. Ainsi la formule abrégée dont a fait usage l'auteur du bas-relief de Chalcédoine n'est pas sans exemple dans la céramique et, en particulier, dans le groupe de vases où est figuré le même moment de la légende.

La différence essentielle entre les vases et le bas-relief est que, dans celui-ci, Zeus est tourné vers la gauche, alors que dans tous les vases, sans exception, il est tourné vers la droite. C'est là une singularité dont je ne saurais proposer d'explication.

Une autre différence moins importante consiste en ceci, que dans la plupart des vases les Ilithyes se contentent de lever une main ou les deux mains, ou encore de les étendre à plat dans la direction du dieu, geste qui doit faciliter la délivrance (3) ; dans deux vases seulement, elles touchent le dieu ou le soutiennent, comme de véritables accoucheuses. C'est à ces deux vases — dont le plus important est celui du Louvre avec l'inscription Ζῶεος — que se rattache le plus étroitement notre bas-relief.

Nous concluons que le sanctuaire des Ilithyes à Mégare était orné, dès le VI<sup>e</sup> siècle, d'une série d'ex-voto, bas-reliefs et plaques en terre cuite peintes, où revenait sans cesse, avec de légères variantes, le motif du dieu assis accouchant entre deux

(1) *Étude*, t. I, p. 184, n. 5.

(2) *Mus. Gregor.*, I, 39, 1 = 41, 1.

(3) Schneider, *op. laud.*, p. 17.

Ilithyes qui l'assistent. L'ensemble de ces compositions similaires formait un petit trésor où les artistes locaux puisaient sans peine pour satisfaire les désirs de leur clientèle. Pendant le second tiers du vi<sup>e</sup> siècle, quelques-uns de ces artistes vinrent travailler dans les ateliers de céramique athéniens et y introduisirent leurs motifs favoris, dont le succès ne survécut guère à l'ancienne technique. A la même époque, la colonie mégarienne de Chalcédoine, où les Ilithyes avaient aussi un temple, voyait éclore des bas-reliefs où la même scène de la naissance d'Athéna était figurée. L'intérêt du bas-relief de Chalcédoine est donc relevé par cette circonstance qu'il nous permet pour la première fois d'entrevoir, dans l'histoire de l'art grec au vi<sup>e</sup> siècle, l'existence et l'importance d'un élément mégarien.

Salomon REINACH.



# LE PONTARQUE ET L'APXIEPEYΣ ΠONTOY

---

Une épitaphe publiée dans un des derniers numéros de cette *Revue* (1) célèbre en mauvais vers la gloire d'un Syrien de Néapolis, devenu citoyen de Tomi (Constantza). Elle rappelle notamment que cet étranger a revêtu diverses dignités dans sa patrie d'adoption :

ἢ μ'ἄλλων μερόπων πλέον εἴσιδε κοσμηθέντα  
χρυσείοις στεφάνοις πορφυραίοις (sic) τε πέπλοις ·  
οἷς γὰρ ἐποντάρχησα καὶ Ἄραιως (sic) ἄθλ' ἐτέλεσ(σ)α.

Dans une note ajoutée à ce texte M. Théodore Reinach a fait observer que le verbe *πονταρχεῖν* était nouveau, sans oser se prononcer sur sa signification. Tout récemment, on a découvert une autre inscription où le même mot est employé, cette fois, dans un sens très clair. C'est une dédicace datant de l'époque des Antonius, qui a été copiée en 1899 à Sébastopolis du Pont (Soulou-Seraï) par M. Anderson (2). Elle énumère longuement tous les honneurs qui ont été accordés à un certain M. Antonius Rufus :

(1) Contoléon, *Rev. ét. gr.*, XII, 1899, p. 390. Cf. le post-scriptum de M. Th. Reinach, *ibid.* 1900, p. 503 et Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucharest 1900, p. 225.

(2) *Journal of hellenic Studies*, 1900, p. 154.

